

La bonne marche du cosmos

Ysé Tardan-Masquelier

« Le lait chaud pour vous est cuit : Venez ! » Aucun homme ne peut se réclamer de l'hindouisme si, quotidiennement, il ne lance cette invitation aux Puissances supérieures, avant de boire lui aussi le liquide nourricier - restes du repas dû aux immortels - et vaquer à ses œuvres séculières. Un exemple parmi d'autres de la symbolique du lait en Inde..

La place du lait et des produits lactés dans l'Inde ancienne est trop importante pour que l'on puisse espérer, en quelques pages, donner une large recension des documents qui l'évoquent. Nous avons donc choisi quelques thèmes, mythologiques et rituels, présents tout au long de l'histoire de l'hindouisme, reliés à ses grandes idées sur le cosmos et la fonction de l'homme religieux, inspireurs de cycles littéraires et de créations iconographiques remarquables.

Il n'est guère possible de parler du lait sans l'inclure dans l'ensemble plus vaste que constitue le symbolisme des liquides, qui accueille l'eau, les boissons de l'extase et le nectar que se partagent les dieux et qui garantit leur immortalité.

Dans nombre de rituels, le lait est coupé d'eau ou associé à elle. La pureté de l'une s'allie à la fécondité de l'autre. Transparence et blancheur : l'une lave, l'autre nourrit. Les mythes cosmogoniques font sortir le monde d'une « onde indistincte », qui n'est pas la « soupe primordiale » de nos astrophysiciens mais n'est pas non plus un liquide stérile. On la décrit tantôt comme un océan primordial, tantôt comme une véritable « mer de lait ». Le lait aussi bien que l'eau symbolisent ainsi le milieu préexistant à toute créa-

tion, à toute forme individualisée de la réalité. Ils symbolisent surtout l'effort que fait l'homme pour imaginer « ce qu'il y avait avant », une antériorité primordiale indéfinissable, mais condition fécondante de tous les possibles.

À l'eau, élément naturel le plus simple et le plus pur, s'opposent les boissons intoxicantes et hallucinogènes, extraites, fermentées, filtrées, dont l'usage religieux remonte à la plus haute Antiquité indienne. Lorsque les Arya, issus du grand groupe indoeuropéen, s'installent dans la région indogangétique, au cours du deuxième millénaire avant Jésus-Christ, ils apportent une recette d'extase, le *soma*, qui deviendra le centre d'un cycle mythologique et rituel fondamental. Ceux qui remplissent les conditions spirituelles pour boire le *soma* tentent l'aventure de rejoindre les dieux : « Nous sommes allés de l'ombre à la radieuse lumière... Nous avons bu le soma, nous sommes devenus immortels, nous sommes parvenus à la lumière, nous avons trouvé les dieux. Qui peut désormais nous nuire, et quel danger nous atteindre ? » (*Taittirîya Samhitâ*, 3, 2, 5). Décoction pour initiés, dont on trouve des exemples analogues dans toute l'aire des cultures d'origine indoeuropéenne, sans parler de parallèles chamaniques, le soma était probablement fabriqué à partir d'un champignon mortel, l'amanite tue-mouches. Pressé, filtré dans un linge de laine, soumis à fermentation, mêlé d'eau, de lait, de miel ou de tisane d'orge, il constitue une offrande privilégiée aux dieux védiques qui en sont particulièrement friands et s'en enivrent même parfois, comme le dieu-guerrier Indra. D'autant plus efficace qu'il est dangereux, d'autant plus secret que sa toxicité en fait un instrument de pouvoir et de divinisation, le soma n'est autorisé qu'à de rares mortels qui expérimentent une mort rituelle conduisant à une nouvelle naissance, transcendant l'état naturel biologique et psychologique de l'être humain. Fort loin, en apparence, du lait tranquille et quotidien, le soma pourtant lui est souvent comparé. On parle du « lait » de cette plante mystérieuse ; peut-être le suc extrait se présentait-il sous une forme opaque, laiteuse ? L'explication, insuffisante sur le plan symbolique, serait plutôt à rechercher du côté d'un parallèle entre la fonction nourricière du lait, qui assure à cette époque une part majeure de la subsistance, et le rôle du soma, aliment du nouveau-né spirituel, du « dvi-ja », littéralement du « deux fois né ». Il n'est donc pas étonnant que l'*agnistoma*, rite

solennel de printemps, marquant la première consommation de soma de l'année védique, comprend également, matin et soir, une offrande de lait à certains dieux.

Reste l'*amrita*, le breuvage d'immortalité, comparable à l'ambrosie qui coule largement lors des banquets sur l'Olympe grec. C'est lui que les dieux découvrent, nous le verrons, en barattant la mer de lait, d'où sortent toutes sortes de richesses à l'origine du monde. Ils se le disputent avec les *asura*, les démons, et seule sa possession leur assure la suprématie universelle. « Ayant obtenu la victoire, [...] portant le nectar, les dieux, faisant retentir les cieux de leurs cris, retournèrent dans leurs demeures... Ils se réjouirent grandement... Ils remirent la coupe d'amrita à Vishnu pour qu'il la conservât avec soin » (*Mahâbhârata*, I, 19). Ainsi l'amrita s'oppose-t-il au lait, comme le privilège d'un état divin conquis sur la temporalité et la mort.

Cette rapide évocation des boissons sacrées, qui mériterait une étude plus détaillée, permet au moins de replacer le lait dans un champ plus large, celui des liquides comme symboles d'une condition particulière - humaine, surhumaine ou divine - et aussi du passage ou de l'accès à cette condition. Les liquides véhiculent des énergies qui transforment ou mettent en relation : le soma fait de l'initié le contemporain momentané des dieux ; quant à l'eau et au lait, leurs usages rituels instaurent, par la libation, une circulation fécondante entre le monde sensible et l'au-delà.

Rites du lait et des produits lactés

Dans cet échange, l'homme retourne le meilleur de ce qui lui a été donné, qui ne lui fait jamais défaut tant que la vache, pourvoyeuse d'abondance, antidote à toutes les disettes, se reproduit. Les Européens ont beaucoup souri du culte de la vache sacrée en Inde, et des superstitions qui l'accompagnent. Mais la naïve dévotion populaire repose sur une très ancienne conception, beaucoup plus élaborée, du rite principal qui caractérise l'*arya*, l'Indien de caste, dans lequel les deux acteurs que sont le brahmane et la vache tiennent un rôle essentiel.

Un texte remontant très probablement au début du premier millénaire avant Jésus-Christ nous permet, aujourd'hui, de mieux comprendre ce qui apparaît d'abord comme un archaïque exotisme. On y voit les dieux, au commencement du monde, se féliciter de leur invention : « Les Dieux se disaient : "Vraiment, c'est le Bien que nous avons appelé à la vie en appelant à la vie cette vache : en vérité, elle est le sacrifice même, puisque, sans elle, le sacrifice ne peut être célébré ! Elle est nourriture, puisque tout ce qui est nourriture vient de la vache !" » (*Shatapatha Brâhmana*, II, 2, 4.) Intervient alors le dieu Agni, personnification du sacrifice, car son siège est le feu rituel, sans lequel aucun rite védique ne peut se dérouler. Le feu transforme en effet toute substance humaine, matérielle, sensible, impure, en sa quintessence, qui peut alors « monter » vers les dieux, et leur être agréable. En ce sens, tout sacrifice est une cuisson, au point que l'on parle - et pour bien d'autres sociétés traditionnelles que l'Inde - de la « cuisine du sacrifice ». La viande animale doit être rôtie, les céréales grillées, les parfums brûlés, les herbes consommées... et le passage du cru au cuit recouvre, dans une large proportion, les procédés de sacralisation, c'est-à-dire le passage du profane au sacré. Seule exception à cette règle en Inde, le lait et les produits qui en dérivent, réputés cuits naturellement. « Dans les vaches crues, tu as mis le lait cuit », proclament certains hymnes en l'honneur du dieu Agni. Dans le texte cité plus haut, lorsque les dieux finissent de se congratuler, et qu'Agni voit la vache, il s'en éprend et :

Sa semence devint le lait qui est dans la vache ; c'est pourquoi le lait est cuit bien que la vache soit crue : il n'est autre en effet que la semence d'Agni. Et, donc, que la vache soit noire ou rousse, il est blanc comme le feu, étant la semence d'Agni. C'est pourquoi le lait fraîchement trait est chaud, étant la semence d'Agni.

Les hommes décidèrent d'offrir ce lait en sacrifice. « À qui d'entre nous l'offriront-ils d'abord ? » se demandèrent les dieux. « À moi ! » dit Agni ; « À moi ! » dit Vâyu (le Vent), « À moi ! » dit Sûrya (le Soleil). Ils ne purent se mettre d'accord.

Ne pouvant parvenir à un accord, ils décidèrent d'en référer à leur père Prajâpati (le Créateur) : « À qui d'entre nous les hommes offriront-ils le lait d'abord ? » lui demandèrent-ils.

Prajâpati répondit : « À Agni ! car Agni recréera immédiatement sa semence et vous serez ainsi recréés ! Ensuite : à toi, Sûrya ! et ce qui nous restera encore de l'offrande de lait appartiendra à Vâyu ! »

Depuis lors on offre le lait dans le sacrifice selon l'ordre prescrit : le soir à Agni, le matin à Sûrya, et ce qui reste de l'offrande appartient à Vâyu.

Une telle légende a d'abord pour but d'expliquer pourquoi l'offrande du lait s'accomplit telle que la tradition l'a retenue. Liquide pur par excellence, déjà passé au feu avant d'être employé par l'homme, véhicule du germe même de la vie, le lait se prête ainsi à l'exercice rituel le plus simple, le plus quotidien qui soit, accessible à l'homme le plus pauvre, et conférant pourtant, en vertu de cette symbolique, toutes les richesses.

Nous dirons donc un mot de ce moment privilégié dans la journée indienne depuis des millénaires, et qu'on appelle *Vagnihotra*, c'est-à-dire, pour chaque père de famille, nettoyer son foyer, traire sa vache et verser avec une grande cuiller en bois réservée à cet effet des libations successives, parfois très nombreuses, accompagnées de prières à différents membres du panthéon. Nul ne peut se réclamer de l'hindouisme s'il ne l'accomplit quotidiennement, et il suffit à définir l'hindou, plus que la dévotion dans les temples, la célébration des fêtes, le respect des obligations ou interdictions de la vie religieuse. Il a pour cadre le modeste foyer familial, mais il vaut pour la communauté entière, car « lorsque l'on offre l'oblation le matin avant que (le soleil) soit levé, on engendre (le soleil) qui se fait lumière et, resplendissant, se lève. Il ne continuerait pas de se lever continuellement (comme il le fait aujourd'hui) si l'on omettait d'offrir cette oblation ; c'est pour cette raison que l'on offre l'agnihotra. De même qu'un serpent se libère de sa peau (au moment de la mue), de même (le soleil, au matin) se libère de la nuit (c'est-à-dire du mal) » (*Shatapatha Brâhmana*, 2.3.1.5).

On pourrait prendre cela pour de la magie archaïque ; ce qui frappe pourtant l'historien des religions, c'est l'importance donnée à l'homme, qui devient ainsi, aux côtés des dieux, le coacteur et le continuateur de la bonne marche du cosmos, représentée par l'alternance attendue de la lumière et de l'obscurité. En réalité l'agnihotra a lieu matin et soir, en ces moments de passage que sont aube et crépuscule, entre-deux toujours dangereux parce que mal définis. La poésie védique compare souvent la nuit et le jour à deux vaches qui seraient des sœurs jumelles : « La brillante est venue toute blanche... La noire a quitté son siège devant elle : de même race l'une et l'autre, se faisant suite immortelle, les deux

moitiés du Jour procèdent, alternant leurs couleurs » (*Rtg Veda 1*, 113). La Vache Aurore apporte la lumière solaire, comparable à un lait blanc qui ruisselle sur la nature et les hommes. Il importe que chaque père de famille concoure à ce mouvement pendulaire et alternatif par l'agnihotra.

Lors de vœux particuliers, il offre d'autres substances que le lait pur, comme du lait aigre, de la bouillie de riz au lait, ou plus souvent du beurre liquide. Le premier destinataire est Agni, lui seul ayant capacité à transformer les offrandes en « nourriture » consommable par les dieux.

Agni, le cocher du ciel, est allumé...

Le lait chaud et cuit, on le trait pour vous nourrir.

Agni est allumé...

Le lait chaud pour vous est cuit : Venez !

Telle est l'invitation que l'homme lance aux Puissances supérieures. Ensuite, seulement, il peut lui aussi boire le liquide nourricier, restes du repas dû aux immortels, et vaquer à ses œuvres mondaines.

Le mythe du barattage

Le symbolisme des liquides et les usages rituels du lait présentent des caractéristiques universelles et l'histoire des religions offrirait de nombreux parallèles aux réalités que nous avons décrites jusqu'ici comme proprement indiennes. Le récit du barattage (ou barattement) de la mer de lait se distingue au contraire par son originalité, qui en fait une création purement hindoue, très populaire, abondamment récitée, commentée, représentée sur toute l'aire culturelle où cette religion s'est diffusée, en Inde même et dans les pays du Sud-Est asiatique.

Le mythe appartient au cycle du grand dieu Vishnu, dont l'une des caractéristiques principales est de protéger le cosmos, et d'en assurer la restauration lors de destructions éventuelles. Il intervient sous l'aspect *d'avatâra*, littéralement de « descentes » divines dans le monde, émanations de son essence qu'il suscite afin de lutter contre les forces du mal et du chaos. Parmi les dix formes, animales ou humaines, que distingue la tradition classique, la seconde

a pour but de faire renaître des profondeurs du Déluge les éléments et valeurs constitutifs d'un univers régénéré. Les récits les plus célèbres peignent un grandiose paysage cosmique, où les dieux (*deva*) et les démons (*asura*) entrent en lice pour la conquête de l'amrita, la boisson d'immortalité ; ces fresques occupent les débuts de deux grandes épopées indiennes, le *Mahābhārata* et le *Rāmāyana*, ainsi que d'un immense ensemble mythologique, le *Vishnu Purāna*.

Les variantes, nombreuses, se ramènent toutes à un même thème, l'histoire d'une renaissance à partir d'une sorte de « soupe primordiale » - selon la belle expression des astrophysiciens actuels : un océan, non point d'eau pure stérile, mais de lait, contenant en germe la nouvelle création qui émerge sous l'action momentanément conjointe des deva et des asura. Dieux d'un côté, démons de l'autre, ont arraché le mont Mandara, un des quatre piliers cosmiques, afin de s'en faire un barattage ; ils ont enroulé autour le grand serpent Vāsuki, souverain primordial des reptiles et, tirant à tour de rôle en cadence sur son corps, ils agitent la mer de lait. Cependant, n'ayant aucune assise stable, le mouvement aurait échoué sans l'intervention de Vishnu qui s'incarne en une gigantesque tortue (*kūrma*), offrant sa carapace comme base au mont Mandara. Le « barattage » produit alors toutes sortes de réalités merveilleuses : tout d'abord, l'amrita, condition et privilège de l'état divin ; puis la santé, représentée par l'inventeur de la médecine Dhanvantari, la richesse sous les traits ravissants de la déesse Shrī-Lakshmī, la mousson fécondante symbolisée par deux éléphants, le cheval royal, signe de la souveraineté, la vache Surabhi, promesse d'abondance. C'est ici que les listes varient et s'enrichissent à l'infini, car inépuisable est la capacité de la mer de lait à engendrer, sous la loi de ce rythme de barattage qui permet de passer de l'informe bouillon originel à l'apparition de formes ou d'énergies individualisées, « solides », possédant une consistance et une définition propres.

Le modèle évident de cette cosmogonie est la fabrication artisanale du beurre, produit remarquable du lait, célébré dans tous les textes comme un trésor. Mais deux niveaux symboliques sous-jacents donnent à ce mythe sa dimension véritable. L'un emprunte au registre sexuel : le mont Mandara est un phallus pénétrant le milieu maternel pour appeler le monde à l'existence. Le second, proprement religieux, se joue autour de l'acte sacrificiel, dont le

lait et le beurre constituent les substances privilégiées, et qui « nourrit » les dieux. Un certain nombre de traités rituels enjoignent d' ailleurs aux brahmanes d' emmurer une tortue dans les fondations du foyer, afin d' assurer la stabilité des gestes accomplis sur cette aire consacrée qui, si étroite soit-elle, vaut pour l' univers.

Ainsi le mythe du barattage de l' océan de lait n' est-il pas seulement une lointaine légende, répétée d' âges en âges par les récitants et les sculpteurs, mais l' expression d' un archétype toujours actuel, parce que toujours agissant dans l' imaginaire hindou. Redire le mythe, c' est reconstituer pour le présent le capital de vitalité d' un monde soumis à l' usure du temps et à la menace de la dissolution. Se référer au mythe, c' est aussi assurer la pérennité de toute nouvelle création.

On ne manquera pas de penser ici à la fréquence extraordinaire à laquelle apparaît la scène du « barattage » dans les bas-reliefs qui ornent les temples hindous. Bien plus que décorative, la présence récurrente de l' iconographie marque le souci de situer l' espace du temple au centre d' un cosmos en permanente régénération, puisant son énergie de l' inscription même de ces symboles dans la pierre. A Angkor Vat et Angkor Thom, par exemple, les rois khmers des différentes époques ont voulu que le « barattage » fonde leur édifice : il n' y revient pas moins d' une dizaine de fois, si l' on s' en tient aux seuls ouvrages conservés. Une inscription du Bayon d' Angkor Thom proclame très explicitement la volonté de son fondateur, Jayavarman VII, de construire un édifice « grattant de son faite le ciel brillant... et touchant par sa profondeur insondable au monde des serpents ». Fragile passerelle entre deux pôles supérieurs, le temple humain trouve donc son assise dans le mythe cosmogonique : modèle réduit du macrocosme, portion d' ordre gagnée sur le chaos de la jungle, il rejoue la victoire des dieux conquérant le breuvage d' immortalité et pourvoyeurs de toutes les richesses. Il flotte sur une invisible mer de lait, il s' appuie pourtant sur la carapace salutaire du dieu Vishnu, afin de remplir, à l' intention des hommes, sa fonction d' axe et de repère.

D' une certaine manière, nous ne sommes jamais éloignés des valeurs de nouvelle naissance dont le lait se trouve porteur dès l' aube des religions indiennes.

Le mythe du barattage

Krishna est l'avatar le plus achevé de Vishnu, et la dévotion des Indiens envers lui prend des formes tout à fait extraordinaires, en particulier lorsqu'il s'agit de vénérer le dieu enfant, auteur de nombreux prodiges et de toutes sortes de facéties. Krishna naît à Mathurâ, une ville du centre de l'Inde, dans une région qui constitue le centre actif de son culte. Sa nature véritable se dissimule sous les traits d'un jeune bouvier, vivant dans les campements forestiers, ces « parcs à vaches » mobiles que l'on déplaçait lorsque l'herbe s'épuisait. Le pacage qu'il a choisi devient, grâce à lui, un paradis : « On a l'impression d'être au ciel ! », lit-on dans le Harivamsha, l'un des récits d'enfance. On y voit des gens « replets et réjouis », on y entend « le flic-flac des barattes », et « l'air y était embaumé par la senteur du beurre fondu que l'on préparait ». Spectacle d'abondance tranquille, où le lait et le beurre, comme à l'époque la plus ancienne de la religiosité indienne, symbolisent des biens de tous ordres, matériels mais aussi sociaux et affectifs, et surtout spirituels. Car les vaches incarnent moins une richesse palpable que la capacité même de la vie à se reproduire et à tirer d'elle-même les conditions de sa subsistance. Krishna et son frère de lait Samkarsana protègent les vaches et les bouviers, mais ils s'amusent aussi à mettre le désordre dans le campement :

Extrêmement attachés l'un à l'autre dans leurs jeux, Krishna et Samkarsana faisaient souvent irruption dans une maison quelconque et y pillaient le beurre frais.

Ensuite, avec leurs amis, les deux garçons mélangeaient bien le petit-lait, le mangeaient, puis cassaient les pots. Ces deux seigneurs des dieux mangeaient aussi le yaourt et brisaient les récipients. Et Krishna, sous l'aspect extérieur d'un jeune garçon, attrapait la corde (qui servait à suspendre les pots). Et après l'avoir cassée et percé (les pots), Govinda absorbait tout ce qu'il y avait de produits laitiers ; puis le seigneur des dieux jetait à terre ce qui restait !

Passant d'une maison à une autre, il ramassait le riz au lait, et il en donnait aux enfants en même temps qu'il s'en régala lui-même ! Ayant enlevé un pot de yaourt de la corde (où il était suspendu), l'excellent petit Kesava le perçait, le fendait et l'écrasait à terre ! Ces deux enfants détachaient soudain les veaux, faisaient téter les veaux aux vaches, et semaient le désarroi dans chaque maison (qu'ils visitaient) !

Ailleurs :

Il versait du lait dans les pots de petit-lait en même temps qu' il faisait le contraire, mettait du lait dans les pots d' eau et versait le beurre fondu dans le feu.

Si le sacrifice est une cuisine méticuleusement agencée, on peut dire qu' ici Krishna fait de la cuisine à rebours, semant le désordre dans les foyers. Les femmes se plaignent à sa mère humaine :

Mes dix pots ont été cassés par ton fils, femme stupide. Il ne me reste plus une goutte de lait, de petit-lait, de beurre fondu et de yaourt (disaient-elles). Espèce de sottise, qu' est-ce que j' ai bien pu faire pour perdre ainsi tout ce que j' avais pour vivre ? «J' avais fait cuire beaucoup de riz au lait, ma chère, et c' est cet enfant qui l' a dévoré ! Et il a donné aux garçons beaucoup de riz bouilli avec du yaourt et de la sauce !» « Il a avalé une motte de beurre frais aussi grosse qu' une fourmilière ! J' ai perdu tout ce qui assurait ma subsistance¹ ! »

Telles sont les doléances des maîtresses de maison, spoliées et furieuses... Pour quelle raison le dieu Krishna se conduit-il ainsi ? Tout simplement pour obliger les bouviers à changer de campement, car il désire les faire venir en un lieu choisi par lui pour accomplir les prodiges qui révéleront sa nature divine. Mais, en marge de la causalité littéraire du récit, les Indiens ont proposé une autre vision, beaucoup plus religieuse, des amusements dispendieux de l' enfant divin. Ils ont reconnu ici l' une des figures de la *Lilâ*, le Jeu du destin, dans lequel ce qui est donné est repris, ce qui est thésaurisé, répandu et dépensé. Sa Lilâ, Krishna adulte l' exercera sur les bouvières, qu' il rendra folles d' amour et avec lesquelles il jouera l' alternance de la présence et de l' absence. Ces vachères deviendront des symboles de l' âme humaine qui, dans l' expérience mystique, se sent tour à tour visitée et quittée par son dieu. Chez Krishna enfant, le jeu a pour thème non point l' amour, mais la fécondité et la stimulation des forces naturelles, ce qui explique l' importance que revêt son culte dans la société villageoise. L' enfant dieu, la vache, le lait et le beurre forment un complexe de représentations étroitement imbriquées, porteuses d' une espérance qui

1. Provenance des textes cités : Jean Varenne, *Le Veda. Mythes et légendes extraits des Brahmana*. André Couture, *L' Enfance de Krishna*, Paris, 1991.

visé à la fois le bonheur dans la vie et une béatitude au-delà de la vie. Il semble que resurgisse ici un très vieil archétype illustré par le très beau poème védique qui mettra un point d'orgue à cette rapide évocation :

Je vous unis à votre descendance,
ô Vaches sans défaut
qui vous multipliez
pour l'accroissement de nos biens !

Vous qui donnez en abondance
la nourriture, le lait, le beurre,
je veux, vivant, vous adorer,
vous, les Vivantes !

Indra et Agni vivifient
ce lait au chant joyeux :
qu'il donne l'immortalité
à l'homme pieux qui sacrifie !

(Taittīyā Brāhmaṇa, 3, 7, 4-15)

Ysé Tardan-Masquelier

lemangeur-ocha.com - Gillet, Philippe (sous la direction de). Mémoires lactées. Blanc, bu,
biblique : le lait du monde. Autrement, Coll. Mutations/Mangeurs N°143, Paris, 1994, 222 p.,
bibliogr.